

Conférence inaugurale

Lire Walras et les autres : une « note d'humeur »

Pierre Dockès

Triangle, Université Lyon 2

En parodiant la phrase fameuse de Swann, à la fin d'*Un amour de Swann*, je pourrais dire « Dire que j'ai passé des années de ma vie avec un auteur ... qui n'était pas mon genre ! » ». Quand j'ai « rencontré » Léon Walras, ceux que j'appréciais se nommaient Smith, Ricardo et Marx, William Petty et Richard Cantillon. Et je travaillais sur les rythmes économiques, les ordres productifs et leur genèse, les crises, le rôle des conflits et la place du pouvoir, avec le plus souvent une dimension d'économie historique et même de philosophie de l'histoire, et je n'étais pas franchement un « idéaliste » kantien. Mais Swann n'épouse-t-il pas Odette de Crécy ? Quand aujourd'hui je regarde en arrière, je vois bien que j'ai agi à la manière d'un clown célèbre qui, au lieu de rapprocher son tabouret du piano, s'est efforcé de rapprocher le piano du tabouret.

Qu'est-ce que lire un texte ? On le sait, il n'est pas de lecture innocente, toute lecture est une reconstruction. Je voudrais commencer, dans une première partie, par revenir sur les différentes lectures en sciences économiques. Toutes sont utiles lorsqu'elles sont rigoureuses. Et toutes s'appuient les unes les autres. Chacun en privilégiera une et « que cent fleurs s'épanouissent ». Mais je voudrais souligner trois points : (1) Les plus intéressantes sont celles qui posent des problèmes, qui cherchent à résoudre des *intrigues*. Le grand historien Carlo Guinzburg a montré que la recherche historique, les lectures de « textes » au sens large (ou d'un tableau de Piero della Francesca par exemple), toute herméneutique, s'apparentait à une enquête policière. Il s'agit de résoudre une énigme en allant de l'interprétation des détails à la lumière d'une conception d'ensemble et *vice-versa*. (2) Il est des *énigmes* récemment apparues et nous pouvons aller rechercher dans le passé des éléments qui nous aident à les résoudre ou qui les mettent en perspectives. S'il est des énigmes anciennes qui restent vivantes, d'autres sont éteintes et cependant parfois passionnantes. (3) Pour résoudre ces énigmes, il faut mobiliser diverses sortes de lectures et récuser la dichotomie à la Mark Blaug. Dans la seconde partie, je reviendrais sur certaines *énigmes walrasiennes*, non quant au fond, mais pour montrer qu'elles supposent la diversité de l'approche.

I. Lectures énigmatiques

Richard Rorty et Mark Blaug ont livré une classification bien connue. Il faut la compléter, mais surtout dénoncer les simplifications et les abus auxquels a donné naissance cette dichotomie. Elle a produit une véritable schizophrénie dans certains esprits

1. *Les lectures historiennes.*

L'historisme *stricto sensu* (ou relativisme) est la première forme de lecture retenue par M. Blaug. Pour M. Blaug, et plus encore pour ses interprètes, cette démarche tourne le dos à la théorie : l'histoire contre la théorie en quelque sorte. La démarche relativiste s'efforce de *comprendre* une œuvre du passé du point de vue du passé (comprendre au sens fort de l'école allemande de la compréhension, du *Verstehen*, avec ses aspects troubles, comme le dit Braudel). Il faut tenter de se dépouiller de son propre « esprit du temps », d'oublier les théories présentes, d'éviter tout anachronisme, et, par une sorte d'empathie scientifique, s'imprégnier des réalités et de « l'esprit du temps » de l'auteur. *Mais on ne peut viser à abolir le temps.* Il s'agit donc d'une tâche

d'autant plus difficile que l'auteur est plus éloigné dans le temps¹. Voire une tâche impossible. Mais si on ne peut-on espérer comprendre l'auteur et reconstituer ce qu'il voulait faire, on peut chercher à comprendre ce que les contemporains comprenaient. L'historisme *stricto sensu* ne retient guère les historiens de la pensée économique. Nous ne sommes que rarement des « antiquaires ». Il y a une originalité des historiens de la pensée économique par rapport aux historiens d'autres disciples. Nous voulons généralement rester des économistes en faisant de l'histoire, aussi bien en ce qui concerne les faits, et c'est l'économie historique (plutôt que l'histoire économique), que la pensée. D'où d'ailleurs une façon de faire de l'économie historique ou de l'histoire de la pensée qui paraît souvent hétérodoxe aux historiens classiques. En revanche, deux aspects de la démarche *historienne* me semblent devoir être retenu.

(1) Il y a d'abord la nécessité de « contextualiser » tout texte pour le décrypter, en le replaçant dans les faits de l'époque, en reconstruisant les questions que l'on se posait alors, en recherchant les antécédents. Cette démarche historienne vise à restituer le contexte pour éviter les contresens ou les anachronismes, pour retrouver le sens premier du texte, et les diverses interprétations auquel il a donné lieu. Pour comprendre ce que les textes anciens disaient aux contemporains, mais également ce qu'ils disaient aux interprètes successifs et ce qu'ils *nous* disent, n'est-il pas indispensable de passer par une étape historienne ? Il faut rappeler aux économistes qui privilégient le *texte* aux dépens du *contexte*, à l'instar des pratiques les plus traditionnelles de l'histoire et de la philologie, à quelles erreurs ils aboutissent. Qui rappelait qu'un martien tout juste tombé de sa planète serait affolé en entendant, lors d'un match de football, chanter « qu'un sang impur abreuve nos sillons » ?

(2) Certaines énigmes anciennes sont éteintes, disions-nous. On peut par exemple penser à la question la recherche de la clé qui permet de passer du travail à la terre vice-versa dans les théories de la valeur de Petty et Cantillon. Rien ne subsiste de cette problématique. Cependant, non seulement il est intéressant de les étudier pour les replacer dans une généalogie (pour voir, avec cet exemple, comment s'est construite la théorie de la valeur) mais elles peuvent être en soi passionnantes, et elles peuvent parfois être revivifiées. On n'est pas dans le relativisme car on n'a pas à abandonner ici ses connaissances et son « esprit du temps » pour se mettre à la place de l'auteur par empathie ; on cherche seulement à résoudre une énigme ancienne à nouveaux frais. Il ne faut donc pas confondre, me semble-t-il, démarche historienne et refus de la théorie. Résoudre des énigmes du passé, c'est faire de la théorie, et il n'y a pas écrit sur la porte « en entrant ici abandonnez toutes vos connaissances actuelles » !

2. *Les lectures actualisantes.*

Mark Blaug oppose aux lectures relativistes (ou historistes) les lectures absolutistes, le royaume de la théorie. Loin de chercher à se dépouiller de ses connaissances théoriques actuelles, il s'agit de lire les théories du passé à la lumière des théories présentes pour les comparer. Il faut par conséquent trouver un langage commun, une syntaxe et une grammaire communes sans lesquelles il n'est pas de mise en relation possible. L'actualisation pose de redoutables problèmes (on ne dispose pas ici d'un taux d'actualisation !). On ne peut, dans ce cas également, viser à *abolir le temps*. Retenons trois problèmes :

(1) En « verticalisant » les analyses passées, en faisant comme si elles sont toutes situées à un même moment du temps, on perd une partie de la richesse de ces analyses. Surtout lorsque, pour réécrire les théories anciennes dans les termes des théories présentes, on les formalise.

(2) On risque de ne faire de Ricardo qu'un pré-Sraffa ou qu'un pré-Marx ou un pré-Marshall, de ne considérer chez Walras qu'un modèle hypothétique d'équilibre général inabouti, un pré-

¹ Laissons de côté la *doxographie* condamnée par Rorty, c'est-à-dire considérer qu'il y a une théorie vraie et tout repenser en fonction de cette théorie, quitte à rejeter les détours et à reconstruire les pensées passées comme des approximations plus ou moins maladroites de bonnes théories contemporaines (ou de sa théorie : mais évidemment quand c'est Marx, Keynes qui le font, ou Walras, cela redévient passionnant !).

Arrow-Debreu. Si faire de Marx un post-ricardien mineur est quelque peu réducteur (mais la provocation, au moins, était amusante), faire de Ricardo un pré-Marx l'est tout autant.

(3) Les théories contemporaines, souvent, passent comme le café. Avoir naguère fait de Petty ou de Boisguilbert des théoriciens de la valeur-travail fait sourire ; *Economics in Retrospect* est une réalisation remarquable, mais est-ce que cela résonne encore à l'esprit des théoriciens contemporains ? Le plus intéressant dans *History of Economic Analysis* n'est pas les grandes orientations théoriques, mais la subtilité et l'intelligence des interprétations. Avec la quasi-disparition de la théorie néo-ricardienne ou de la théorie du déséquilibre, les recherches sur Sraffa sont redevenues « historiennes » et l'interprétation leijonhufudienne de Keynes finit par rejoindre, dans l'histoire, celle d'Hicks. Hobbes déborde de tous côtés les limites de la théorie des jeux ou de la théorie de contrats. L'histoire absolutiste est un lit de Procuste et, en plus, il faut le refaire tous les matins !

Cela dit, la démarche actualisant est parfois passionnante et souvent très utile en nous faisant découvrir ce qui était caché chez un auteur ancien. Pas seulement pour repérer les progrès, une voie dangereuse qui mène tout droit à la doxographie, mais pour retrouver des savoirs utiles oubliés, les branches perdues que l'on pourrait retrouver, parce que tel auteur du passé livre seul la théorie de tel phénomène toujours actuel, nous fournit des intuitions neuves, des points de vue différents. La théorie économique peut se faire en raisonnant sur des argumentaires hobbesiens ou spinoziens, smithiens ou ricardiens, walrasiens ou marshalliens, keynésiens ou marxistes à propos de questions toujours vivantes, en actualisant leur démarche. Quelle est la différence alors avec la démarche historienne lorsqu'elle vise à résoudre des énigmes ? D'un côté on ne retient que des questions qui restent ouvertes, on va chercher dans le passé des réponses à nos questions, de l'autre on se penche aussi sur des énigmes éteintes, sans portée apparente aujourd'hui, mais qui pourraient retrouver une activité, comme certains volcans que l'on croyait éteints. Nous n'avons pas à privilégier la démarche qui va du présent vers le passé pour l'interroger sur nos bases. La démarche inverse est également utile et l'aller-retour est fructueux. Ne lisons donc pas seulement Ricardo pour y chercher ce que l'on sait déjà, mieux, mais lisons-le aussi sans *a priori*, on peut y trouver des trésors enfouis qui ne demandent qu'à rentrer dans la circulation

3. Deux questions : Pourquoi ? et Comment ?

En optant pour une histoire de la pensée économique « théoricienne » nous avons une position originale par rapport aux autres historiens du savoir. Pourquoi est-ce le cas ? Ensuite, comment faire une telle histoire théorique sans tomber dans le réductionnisme et en domestiquant l'anachronisme. Non pas en tournant le dos à la démarche « historienne », mais en s'appuyant sur elle pour faire émerger les questions théoriques qui nous parlent aujourd'hui. Pour parodier Jaurès : un peu d'histoire nous éloigne de la démarche théorique, beaucoup nous y ramène.

A. Pourquoi cette position généralement « absolutiste » des historiens de l'économie ?

La première raison est sociologique et disciplinaire. Nous ne sommes pas des historiens du point de vue disciplinaire, mais des économistes. Certes, nous sommes souvent spécialisés en histoire de la pensée économique, mais je veux plaider ici contre cette spécialisation. Nous devons rester pleinement économistes, c'est-à-dire faire de la théorie économique, quelle qu'elle soit. La seconde raison tient à la spécificité de la science économique. D'abord, la différence est nette par rapport aux histoires de la littérature ou de la musique et elle s'explique aisément. Le lecteur des *Perbes*, du *Cid* ou de *Madame Bovary*, l'auditeur d'une sonate de Mozart ou d'un air de Webern trouve son bonheur immédiatement dans le texte ou la musique. D'ailleurs la survie des œuvres d'art hors de leur temps, hors du mode de production qui les a vu naître, restait en partie mystérieuse pour Marx. Le lecteur ou l'auditeur n'a que faire d'une *démarche* absolutiste car il est spontanément absolutiste : malgré tout ce qu'il a lu ou entendu de moderne, il est immédiatement dedans. Il n'y a pas besoin d'oublier Schönberg pour apprécier Vivaldi, ni de faire un effort de compréhension pour aimer Mozart. *Il n'y a pas de démarche absolutiste parce*

que nous sommes dans le domaine de l'art (et de la jouissance), non de la science. L'historien (et là, une science historique est présente) doit essentiellement restituer les conditions de la création, les caractéristiques du temps pour nous aider à mieux apprécier. Prenons maintenant *la philosophie*. On quitte l'art pour entrer dans le domaine des connaissances, des sciences humaines. Et les philosophes du passé sont aussi vivants que ceux du présent. La philosophie est en partie une histoire de la philosophie. D'où la richesse des rayons de philosophie des libraires. Ce n'est même pas une histoire : *on fait de la philosophie quand on lit Platon, Spinoza, Kant ou Hegel*, ou du moins quand on les lit armé du savoir tiré de la lecture des autres philosophes. La démarche absolutiste est alors l'essentiel (Rorty écrit en philosophe), parce qu'il n'y a que peu d'énigmes éteintes ; s'il est nécessaire de réactualiser les analyses, les questions posées sont toujours là. La démarche historienne est cependant nécessaire comme outil, comme discipline auxiliaire, car si tous les philosophes du passé et du présent dînent à la même table, encore faut-il qu'ils parlent la même langue. Quant aux historiens des sciences pures et/ou dures, des mathématiques, de la physique, voire de la médecine, ils ne trouvent généralement dans le passé que des *segments morts* ou des analyses qui ne survivent qu'intégrés dans les théories modernes². Tout (ou presque tout) est déjà dans l'aujourd'hui ! Lorsque la science passée a été intégrée dans la science moderne, l'historien de ce savoir n'a pas d'autre tâche que de reconstituer les conditions de la création, de constituer des lignées, des évolutions. *Il n'y a pas, alors, de place pour une histoire absolutiste*, l'histoire de la pensée scientifique est forcément historiste. On ne fait pas de la science astronomique ou physique en lisant Galilée, Newton ou Kepler.

Les économistes sont dans une situation intermédiaire, entre les philosophes et les scientifiques³. Les savoirs du passé sont des « morts-vivants ». Nombre des problèmes qu'ils posent sont les nôtres, les analyses qu'ils font, les théories qu'ils développent ne sont pas toutes intégrées dans le savoir contemporain à la différence (de la plupart) des théories scientifiques du passé, mais il faut, pour s'en rendre compte, les revivifier en les comparant aux théories contemporaines. On l'a vu naguère avec Sraffa se confrontant à Ricardo. Il a littéralement extrait de Ricardo une théorie économique qui y était, il a bâti sur elle. Quand les économistes contemporains ignorent ou méprisent les auteurs du passé, même récents, ils se privent d'une partie essentielle du savoir économique vivant. *Mais c'est aux historiens de la pensée économique de montrer que c'est du savoir vivant*. Le physicien, le philosophe et l'économiste ne sont donc pas, au départ, dans la même position par rapports aux auteurs anciens. Le philosophe ne peut se passer de leur lecture, ils sont son domaine, le physicien n'en a (généralement) que faire (sauf s'il aime l'histoire pour elle-même), l'économiste pourrait s'en passer (et il s'en passe de plus en plus, à mesure que la croyance en l'économie, science dure, se développe), mais au prix d'un appauvrissement *dont il n'a pas conscience*. D'où le rôle de passeur de l'historien de la pensée économique.

B. Comment redonner vie aux auteurs du passé ?

L'erreur de Rorty et Blaug est de laisser croire à leurs lecteurs qu'une dichotomie est possible. L'historien de la pensée économique n'a pas, généralement, comme objectif de faire de l'histoire historiste ou relativiste. *En revanche comment pourrait-on jouer ce rôle de passeur qui est l'objectif de la lecture « absolutiste » en faisant l'économie de l'histoire ?* Qu'une lecture historienne soit nécessaire pour comprendre les textes semble assez évident. On ne peut, tout armé de nos théories contemporaines, lire innocemment un texte du passé, même récent. Tout simplement, on ne le comprend pas. On peut faire de Hobbes un théoricien des jeux et des contrats (au sens de la théorie actuelle), mais à condition de comprendre ce qu'il dit, et pour cela il faut connaître la conception romaine et médiévale du contrat et de la convention, la conception

² Je dis « généralement » : en effet, on trouve chez les savants, particulièrement les mathématiciens d'un passé récent, des résultats qui ont été laissés de côté, non utilisés par leurs successeurs, et qui restent vivants attendant que, devenus utiles, ils soient redécouverts et exploités.

³ Comme toutes les sciences sociales, les unes plus proches des philosophes, les autres plus proches des scientifiques.

de droit civil et de droit public de l'autorité. Lorsque Smith fait référence à la valeur d'usage, il est dans la suite d'Aristote (qu'il connaît bien), donc il se réfère aux sociétés familiales ou civiles sans échanges marchands, et non à la théorie moderne de l'utilité. Mieux vaut le savoir avant de dire qu'il n'a pas réussi à résoudre le paradoxe de la valeur. En outre, si lire un auteur du passé armé de nos théories modernes permet souvent un éclairage nouveau et fait émerger de nouvelles questions que l'on n'avait pas perçues au paravent, il en va de même lorsqu'on lit ce même auteur du point de vue historique. Un déchiffrement d'une énigme historique permet, lui aussi, de faire émerger des questions qui, sans cela, n'étaient pas visibles. Un « aller-retour » de la démarche absolutiste à la démarche relativiste est donc indispensable. Enfin, aucune lecture n'est possible sans *une structure interprétative* d'ensemble. Une structure interprétative, comme « *un lieu commun, une table d'opération* », ou un cadre de référence caractéristique d'une œuvre, souvent d'une époque et d'un espace donnés, formant un paradigme : celui qui caractérise la science normale de Kuhn, entre deux révolutions scientifiques (Kuhn [1970]) ou l'*épistémè* selon Foucault (Foucault [1966]). Deux approches structurales (parmi d'autres), elles-mêmes d'ailleurs caractéristiques d'un paradigme scientifique générationnel.

Chez un auteur, on est souvent en présence de deux paradigmes, l'ancien et le moderne, et comme dans le choc de deux plaques tectoniques, à leurs points de contact ont lieu les tremblements de terre, les irruptions, les failles⁴. La démarche structurale est donc nécessaire pour comprendre un texte ou, plus encore, une œuvre dans sa globalité⁵.

Pour raviver les textes anciens, je voudrais revenir sur la fameuse encyclopédie chinoise de Borges reprise par Foucault au début de *Les Mots et les choses* (Foucault [1966, p.7]) : dans ce texte, on lit que : « *les animaux se divisent en : a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poil de chameau, l) et cetera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches* ». Foucault ajoute : « *Dans l'émerveillement de cette taxinomie, ce que l'on rejoint d'un bond, ce qui, à la faveur de l'apologue, nous est indiqué comme le charme exotique d'une autre pensée, c'est la limite de la nôtre : l'impossibilité nue de penser cela* ». Oui, car on n'en a pas la clé de « cela » (« *les codes fondamentaux d'une culture* » (Foucault [1966, p. 11]), et dans ce cas, il n'en existe évidemment pas. Plus prosaïquement, chaque époque pense dans une structure interprétative donnée qui permet de classer, de comparer, de penser, et lorsqu'on ne détient pas la clé, on se retrouve aussi embarrassé devant une pensée exotique que devant la fameuse encyclopédie. Je ne pense pas que chaque époque ait « son » unique grille d'interprétation, son unique paradigme. C'est plus mélangé, plus complexe et métissé. Mais quand on lit Léon Walras sans la clé, on comprend des détails, des aspects particuliers, et même particulièrement intéressants. Mais on ne comprend pas comment Jaffé a pu dire que les *Éléments* étaient une utopie de justice, on ne comprend pas le socialisme de Walras, le réalisme de Walras, et même la théorie de la concurrence et des prix d'équilibre de Walras. On ne comprend pas que l'œuvre de L. Walras est un tout dont les *Éléments* sont *un élément*, le plus solide et le plus élaboré, sans aucun doute, mais qu'il faut comprendre en le résitant dans l'ensemble de l'œuvre, avec la clé d'interprétation qu'il nous livre d'ailleurs complaisamment.

⁴ Là Derrida peut glisser le levier de la déconstruction.

⁵ Ce qui, évidemment, n'est pas foucaldien, l'œuvre au contraire se dissolvant dans la structure interprétative commune à la « couche archéologique ».

II. « Je suis un idéaliste. Je crois que les idées transforment le monde à leur image⁶.

Le problème avec Léon Walras est qu'il y a d'une part, une lecture des *Éléments* qui, en laissant de côté divers passages considérés comme archaïques ou sans intérêt, en fait un modèle d'équilibre général en hypothèse de concurrence pure et parfaite, un modèle qui se complexifie à partir de l'échange entre deux marchandises jusqu'à inclure la production, la monnaie, la formation des capitaux... Le terme « pure » semble alors souligner l'abstraction, non pas au sens de tiré du réel, mais de déconnecté du réel, les hypothèses ne cherchant même pas à styliser des faits. Nous pourrions nous croire en présence d'une économie imaginaire parmi d'autres possibles, et les faits qu'on y trouve sont considérés comme des exemples facilitant la lecture. La lecture « absolutiste » va alors pratiquement de soi, aux faiblesses, approximations, erreurs ou autres imperfections près. Un premier essai qui sera parfait par la cohorte des successeurs. On peut y adjoindre la *Théorie mathématique de la richesse sociale*, des fractions des *Études d'économie appliquée* et quelques morceaux choisis d'autres textes (comme la note sur les remarques critiques de Bertrand ou l'opposition entre le troc de Jevons et le troc de Gossen dans les *Études d'économie sociale*). D'autre part, on aurait des textes nombreux sur des questions philosophico-sociales, des conceptions archaïques sur la monnaie, le crédit, le bi-métallisme, les coopératives, la fiscalité, voire la viande à bon marché, l'atmosphère comme engrais complet, l'art... Et tout cela serait à laisser dans les « poubelles de l'histoire ». Telle était la conception des parétiens décidés à ne republier que les *Éléments*. De leur point de vue, ils n'avaient pas tort, car cet « autre Walras », en permettant une interprétation globale, remet en question les lectures traditionnelles des *Éléments*. N'est-ce pas aussi dans des textes alternatifs que la « nouvelle école de Lausanne » trouve une interprétation neuve de la monnaie qui permet de compléter celle des *Éléments* ? Certes, les *Éléments* sont le « grand œuvre », sans eux on ne s'intéresserait guère à Walras. Mais, paradoxalement, si on considérait que, comme dans les sciences dures, toute la partie « utile » de l'œuvre de L. Walras est intégrée dans les théories contemporaines de l'équilibre général, et que le reste est mort, sans intérêt, on n'aurait pas besoin d'une lecture « absolutiste », seulement de recherches de type « historiste » à l'image de l'histoire des sciences « dures »⁷. C'est dans la mesure où on considère, au contraire, que l'œuvre de L. Walras est intéressante à discuter dans un cadre théorique contemporain que l'on se doit de la décrypter, de la comprendre pour la discuter. Non seulement l'interprétation des *Éléments* change, mais ses théories de la justice, de la monnaie et du crédit, des monopoles, de la libre concurrence redeviennent des questions pour aujourd'hui. Et si certaines parties ne nous intéressent pas aujourd'hui, il est possible qu'elles soient considérées comme intéressantes par ceux qui viendront après nous. Prenons quelques exemples :

1. La querelle du « réalisme » des *Éléments*

D. Walker [1988 ; 1996] souligne que les *Éléments* sont réalistes. Il écrit : "Walras was concerned with real markets in his economic theory in general and in his theory of economic tâtonnement in particular [...] he thought [the theory of economic tâtonnement] was an abstract account of real economic behavior" (Walker, [1988, p. 303 ; 1996, p. 261]).

⁶ « Je suis un idéaliste. Je crois que les idées transforment le monde à leur image et que l'idéal entrevu par un homme, par une école s'impose à l'humanité [...]. Je crois que le monde a mis dix-huit siècles à tâcher de réaliser - sans y réussir- l'idéal de Jésus et des premiers apôtres. Je crois que le monde mettra dix-huit ou vingt autres siècles peut-être à essayer, sans y mieux réussir, de réaliser l'idéal entrevu par les hommes de 89, aperçu plus clairement par nous, éclairci par nos successeurs. Heureux de penser que moi-même j'aurai peut-être répandu la moindre lumière sur ce tableau » (Walras [2000, *Notes d'humour*, p. 551]). Sur son pessimisme d'âge mûr, la probabilité d'une révolution si les hommes ne sont pas capables de faire les bonnes réformes, etc., cf. (Dockès [1996]).

⁷ Ou alors la démarche absolutiste deviendrait « vulgaire » : il n'a pas vu ceci, il n'a pas compris cela !

Indéniablement, Walras part du réel, du monde tangible. Construire le modèle d'*une* économie imaginaire n'aurait eu aucun sens pour lui. Le processus d'enchères et de rabais, le crieur, les tâtonnements, le fixing sont observés sur des marchés concrets. L'économie des *Éléments* n'est pas pensée comme un modèle abstrait, une économie parmi d'autres possibles, ses hypothèses sont réalistes au sens fort où tout ce qui entre dans les *Éléments* est censé avoir sa source dans la réalité. Les *Éléments* sont d'un *réalisme idéalisé* : la démarche consiste à construire une épure du monde réel, une épure qu'il complexifie ensuite en y intégrant successivement de nouveaux facteurs essentiels. Au-delà de cette attention au monde tangible, la démarche de Walras est d'abord celle de la synthèse *a posteriori* qui lui permet d'élaborer ses « types réels » : une sorte de juxtaposition et de comparaison des déclinaisons particulières d'une même chose (tables, lacs, marchés particuliers) pour en tirer les caractéristiques communes fondamentales. Puis, la démarche consiste à les définir « comme en géométrie » pour obtenir des « types idéaux » et enfin à raisonner sur eux *a priori* (disons en logique pure) pour construire toute la théorie.

Cependant, pour Walras, les types idéaux et toute l'architecture théorique obtenue par la démarche *a priori* sont, eux aussi, d'une certaine manière, « réels ». D'où cet autre réalisme walrasien, au sens le plus ancien, antinominaliste, qui affirme la réalité des « universaux ». Il n'est pas platonicien au sens où le monde tangible existe, n'est pas qu'ombres sur les murs de la caverne, mais il est persuadé de la réalité du monde des Idées. Les équations de son système d'équilibre général sont donc l'Idée des carnets de commande des acheteurs ou des vendeurs, la résolution par itération des systèmes d'équation est le tâtonnement idéal et idéal (encore que fort peu pratique), le crieur s'évanouit en prenant la forme du mathématicien ou du calculateur. *Et la théorie de l'équilibre général (comme le théorème de Pythagore) préexiste dans ce monde des Idées, est déjà là, dans sa Vérité pure, avant que Walras la découvre, la dévoile comme les prix d'équilibre préexistent à leur concrétisation, ils sont la valeur vraie.* Hobbes aurait dit qu'il croit aux fantômes (en jouant sur les sens du mot *Spirit*).

D'où l'amusement de Pareto qui observe que L. Walras, qui a tant contribué à l'abolition des théories de la valeur substantielle, est lui-même encore dans ce système. D'où l'agacement devant Edgeworth qui lui parle d'autres modalités pour atteindre le prix d'équilibre, aboutissant à des résultats différents et qui, pour L. Walras, ne peuvent qu'être des imperfections parmi d'autres puisqu'il n'est qu'un prix vrai pour une répartition initiale donnée. D'où aussi ce que j'ai appelé le « biais idéaliste » de Walras qui lui fait choisir dans le réel tangible ce qui correspond le mieux à son schéma idéal. Je ne veux pas développer davantage, seulement souligner trois points :

1. L'énigme du réalisme walrasien est une question ancienne qui est restée vivante, qui est importante pour toute réflexion épistémologique actuelle. Le débat sur le réalisme ouvert par Donald Walker est essentiel pour qui s'intéresse aux méthodes de la sciences économiques aujourd'hui, à la place de la méthode hypothético-déductive, aux discussions sur l'apriorisme, le nécessaire réalisme des hypothèses ou l'argumentation de Milton Friedman... On n'est pas dans la passion pour le passé, mais dans les débats contemporains.

2. Pour participer à la discussion, il faut acquitter un ticket, il faut une démarche historienne, aller vérifier « sur le terrain », retourner à la Bourse de Paris dans les années 1870, voir fonctionner le 3%, les marchés à la criée. C'est en lisant Walras soigneusement et en regardant la réalité d'alors que tombe à la trappe le fameux commissaire-priseur, que le rôle des intermédiaires et des carnets de commande prennent toute leur place, que le crieur lui-même peut n'être plus spécialisé parmi un petit nombre d'intermédiaires, que l'on peut observer souvent la pluralité des fixings...

3. Enfin, pour comprendre, par exemple, pourquoi il serait absurde pour Walras, de revenir au réel pour tester les résultats de la théorie, il faut s'appuyer sur sa conception d'ensemble, la structure interprétative : la théorie est parfaite, le réel imparfait, que pourrait-il bien « ajouter » ?

2. La libre concurrence

Lorsque Walras nous parle de la libre concurrence, au départ, redisons-le, une démarche historienne s'impose. L. Walras part des marchés concrets. En outre, il s'appuie sur les thèses de ses prédecesseurs, pour les critiquer. Comment ne pas s'intéresser à elles ? Et, lorsqu'il s'agit d'un précurseur comme Cournot, comment ne pas considérer que nous sommes de plain-pied dans la théorie la plus moderne ? En second lieu, la théorie de la concurrence de L. Walras vient interroger notre science économique actuelle. Enfin, pour comprendre la libre concurrence walrasienne, il nous faut aussi aller plus profond, retrouver la structure profonde de raisonnement. En effet, pourquoi Walras part-il de la libre concurrence, non du monopole ? Parce que celle-là lui paraît *naturelle*, celui-ci *généralement* pas. Si la concurrence est naturelle, c'est parce qu'elle est avant tout un *comportement*. Or ce comportement est celui de l'homme libre et la liberté est essentielle à l'homme, inhérente à sa personnalité morale. Pour appréhender la théorie walrasienne de la concurrence, il faut donc la relier à sa science morale, à une interprétation générale, et cette théorie de la concurrence ainsi perçue n'est pas indifférente pour qui s'intéresse à la théorie moderne.

La libre concurrence, pour L. Walras, c'est la liberté d'entrer et de sortir du marché, de ne pas échanger au-delà de ce que l'on estime désirable (d'où la différence avec le troc selon Gossen pour cela contraire à la justice commutative, même s'il permet d'atteindre au maximum d'intérêt), d'aller à l'enchère et au rabais. Et elle n'est indéfinie que lorsqu'il n'existe pas d'obstacle à l'expression de ces libertés, obstacles naturels ou absence d'institutions opératoires. Car les institutions importent dans la mesure où elles doivent permettre l'expression pleine de ces libertés. D'où la réflexion sur les bonnes institutions qui, en permettant cette expression quasi parfaite des libertés, rendent possible d'atteindre au voisinage du prix unique d'équilibre, un prix vrai⁸, nous l'avons dit, l'unicité du prix étant à la fois conforme à la justice et à l'intérêt. Quant à l'analyse théorique sur la base du type idéal, la perfection fait que les institutions s'évanouissent dans la pureté de l'échange en libre concurrence absolue formalisé géométriquement et algébriquement, et avec elles le crieur lui-même⁹.

Il est possible de comparer la libre concurrence selon Walras et la concurrence pure et parfaite telle qu'elle est conçue aujourd'hui. Les différences sont importantes puisque les conditions classiques d'atomicité et d'agents *price-takers* ne sont pas essentielles lorsqu'un petit nombre d'intermédiaires, sans crieurs, font le prix autour de la corbeille. Mais ces différences ne sont pas (seulement) techniques puisque, nous l'avons dit, la concurrence est d'abord un comportement. Le concept de libre concurrence walrasienne s'inscrit dans une conception générale du monde. On en a un indice lorsque l'on observe qu'il distingue « le fait », « l'idée » et « le principe » de la concurrence (Arena, Ragni [1994]). Cela nous interdit de nous contenter d'observer les différences pratiques avec la concurrence telle qu'elle conçue aujourd'hui. Il faut ici faire intervenir la clé d'interprétation de l'œuvre de L. Walras. Dans *Une branche nouvelle de la mathématique* (L. Walras [1987, p. 298]), il écrit « *C'est le moindre défaut des économistes de n'être point philosophes, de confondre la réalité et la vérité, la vérité pure et la vérité d'application. Mais quant à nous, nous distinguerons soigneusement ces trois choses : 1. le fait de la libre concurrence telle qu'elle existe dans des conditions plus ou moins imparfaites, 2. l'idée ou la conception de la libre concurrence absolue telle qu'elle pourrait exister, en dehors*

⁸ On pourrait penser qu'il y a un aspect « constructiviste » dans la théorie du prix d'équilibre de L. Walras. Une procédure (la libre concurrence) avec des institutions parfaites permet d'atteindre *le* prix unique d'équilibre. Un peu comme le voile d'ignorance permet à Rawls d'atteindre les critères de Justice. Mais pour Walras la procédure parfaite permet d'atteindre le prix vrai qui préexiste. Pour Rawls, ces critères de justice ne sont que le résultat d'une procédure parfaite.

⁹ C'est ce que nous explique D. C. North [1990] : les institutions n'importent que dans la mesure où l'on n'est pas dans le monde de la perfection walrasienne, où il y a des coûts de transaction, des coûts de changement lorsque les prix relatifs varient.

de toute intervention des notions de l'utilité ou de l'équité, et enfin 3. le principe de la libre concurrence telle qu'elle devrait exister pour satisfaire à ces notions » (L.Walras, [1987, p. 298]).

1. Le fait de la concurrence, c'est « le fait général » tel que son père l'avait analysé (A. Walras « *Il ne faut pas confondre l'idée de l'espace* : un fait universel et permanent « qui résume tout ce qu'il y a de commun à une multitude de faits particuliers »). La connaissance du « fait » suppose donc la construction *empirique* de types réels, ici du type réel de la concurrence. On est déjà dans une réalité reconstruite.

2. L'idée de la concurrence. On part du « fait » et des types réels, on les définit. On obtient, sous forme de types idéaux, les éléments divers du mécanisme de la concurrence (marché, demande, offre, la hausse, la baisse, le prix courant, les produits, les services producteurs : travail, rente, profit, l'entrepreneur), on raisonne sur eux *a priori*. En ne retenant que la libre concurrence et toute la libre concurrence (« abandonnée entièrement à elle-même », VII, 300), on obtient la théorie pure de la valeur, les prix et les quantités d'équilibre. Cette vérité pure a été obtenue en dehors de toute intervention des notions d'utilité et d'équité. L. Walras insiste sur cette idée : même si le théorème de Pythagore lésait l'intérêt et la justice, il n'en serait pas moins vrai et « réel »

3. Le principe de la concurrence, ce serait en revanche, un état de la concurrence qui satisferait les critères de Justice et d'Utilité. Ce ne sera pas la libre concurrence généralisée car celle-ci, ne pouvant être toujours développée de façon indéfinie, peut être contraire à l'Intérêt. Jeune homme, L. Walras voulait démontrer que la libre concurrence était conforme à l'intérêt. Il n'a pas fait cette démonstration, il a même fait la démonstration que ce n'était pas le cas dans certaines circonstances.

3. *Le socialisme de Walras ?*

Admettons, avec L. Walras, que l'économie politique pure soit une science dure, « physico-mathématique » ou même « psychico-mathématique ». Dès lors, qu'il ait été socialiste ou conservateur n'a ni plus ni moins d'importance que s'il aimait plus le Château Margaux que le Beaujolais nouveau ! *Ce serait une simple affaire privée*. Quant au Château Margaux, il avait si peur de sa disparition qu'il en a fait un argument pour condamner le collectivisme marxiste. Péguy, il est vrai le jeune Péguy, ne le lui pardonnait pas ! Et si les *Éléments* étaient une œuvre socialiste ? Alors le socialisme de Walras ne devient-il pas important au cœur même de la science ? Pour comprendre ce qu'il en est, il faut lire ce que lui-même nous expose de son socialisme scientifique et libéral, ce que lui-même nous dit de ses adversaires socialistes de l'époque. Et il faut le « contextualiser » en prenant en compte ses rapports effectifs avec des courants socialistes, ses participations à la *Revue socialiste*, ses amis socialistes, ceux de l'École normale, dont Péguy justement, ou ses relations avec Georges Renard. Admettons, dirons les historiens les plus « absolutistes », mais qu'importe ce qu'il a voulu faire (une œuvre socialiste), on ne retient que ce qu'il a fait (un modèle hypothétique). Mais ce que ce qu'il voulait faire n'a-t-il pas eu une certaine influence sur ce qu'il a fait ? Et si l'on admet qu'il y a une dose de *Path Dependency* dans l'évolution de la science économique, alors nos théories modernes pourraient recéler dans leurs gènes la trace des idées étranges qui hantaien le cerveau de Walras¹⁰. De nombreuses questions se posent sur ce socialisme de Walras.

¹⁰ Prenons un exemple voisin. La théorie de l'entrepreneur et des services producteurs de Say et Walras est un œuvre anticapitaliste ou « ante-capitalisme ». Un anticapitalisme à la française, modéré et synthétique. Le capitaliste n'est qu'un apporteur de services parmi d'autres, les fournisseurs de travail, de capital et de terre collaborent et, *a priori*, le travail peut acheter le capital aussi bien que l'inverse, l'entrepreneur pouvant être aussi bien l'un que l'autre s'il n'est ni l'un ni l'autre. Les classiques anglais n'ont pas cette conception de « collaboration de classe » : le capitaliste est le propriétaire et il s'occupe, achetant des moyens de production et parmi eux les salariés. L'exploitation nue (en prenant le terme exploitation en son sens neutre, celui de l'exploitation d'une mine de charbon). Marx évidemment sera à l'aise dans cette conception, mais aussi les théories modernes qui relient l'autorité dans l'entreprise à la propriété.

Et d'abord, que signifie être socialiste scientifique et libéral ? Les mots sont piégés, la lecture rigoureuse de Walras appuyée sur une démarche historienne s'impose donc pour éviter de tomber dans l'erreur et l'anachronisme. Scientifique, après Proudhon et Marx, mais en un sens bien différent : sur le terrain de la science c'est essentiellement (exclusivement dans les écrits du jeune Walras) croire qu'il est possible de déterminer l'Idéal social et, dès lors, même Émile de Girardin est rangé sous la bannière. Libéral : c'est affirmer qu'il n'est pas possible de le réaliser soudainement et autoritairement, après avoir placardé les affiches de la République sociale. Il y faut une évolution impulsée par la volonté libre des individus. En écrivant cela, le jeune Léon, conseillé par le sage Auguste (qui a connu - et subi - l'après février 48) rassure les libéraux français sur son socialisme. On voit aussi cette prudence en matière fiscale dans son intervention au Congrès de Lausanne. De même les attaques contre Proudhon ont une dimension stratégique.

Notons aussi qu'en ce qui concerne le libéralisme dans la marche des sociétés, la pensée de L. Walras est complexe. *Refus de l'autoritarisme* qui imposerait une marche vers l'Idéal social prédefini. Mais aussi *refus d'une évolution spontanéiste*, au hasard, tiré à gauche ou à droite par des coups de force, et qui pose que l'état social est légitimé du seul fait qu'il s'est réalisé. Pour lui, *la fin est donnée (on connaît la fin de l'histoire, l'Idéal social), elle se réalisera du fait de la volonté libre des hommes, éclairée par la raison*, et celle-ci ne peut qu'aller (sauf reculs temporaires) vers cet Idéal social qui est l'expression développée de la personnalité morale de l'homme. Si "le vent du Nord" pourra venir geler certaines de ses espérances, « *ce qui est impossible c'est que le socialisme scientifique et libéral ne fasse pas sa vendange* » (Walras [1990, p. 147]). Tout autant que Marx, L. Walras croit aux lois de l'histoire. Mais il est difficile à un esprit du XXIe siècle de comprendre que, pour lui, à partir de notre réalité tangible imparfaite, il est possible de tirer cette « *quintessence* », une théorie idéelle, parfaite, « *réelle* » elle aussi, mais dans le monde des idées. Et forcément, ce qui devrait être sera. Comme l'écrivait Kant « *Un projet à vrai dire étrange, et en apparence extravagant* » (Kant [1784, p. 86]).

Dès lors, les *Éléments*, cette expression de la Vérité pure de l'économie politique, ne devraient-ils pas être « ce qui devrait être » et même ce qui sera ? Donc une économie, une société de libre concurrence. Ce n'est pas le cas.

1. Observons d'abord que, dès le départ, un doute s'insinue. En effet, l'idéal, ce n'est pas des marchés concrets aussi parfaitement organisés que possible, mais les équations, le calculateur. Une interprétation planificatrice est donc possible et la peur des libéraux, l'intérêt des planificateurs socialistes ne sont donc pas sans fondement ! Je n'entrerai pas dans ce vaste débat, si ce n'est pour répondre par la négative. Non, pas de remplacement des marchés par des calculatrices traitant les carnets de commande des particuliers : le marché en concurrence – même pas toujours bien organisé - réussit tellement plus vite, plus simplement à trouver une bonne approximation des prix d'équilibre. Et bien sûr (ce qui est encore toute autre chose) pas de planification centralisée des activités économiques. D'ailleurs, lorsque L. Walras vieillissant va être quelque temps davantage tenté par le collectivisme, le problème est posé en termes de *propriété* : il convient de savoir ce qui revient à l'individu et ce qui revient à la société, et peut-être faudrait-il donner plus à la Société. Mais il reste dans le cadre de l'économie de marché concurrentiel, y compris, surtout, pour le marché du travail. Et même avec l'entrepreneur unique, le monopole public, il conviendrait de le gérer comme en concurrence, en imposant à l'entrepreneur d'aller à l'enchère et au rabais. Et lorsqu'il se présente comme semi collectiviste, ne voulant que l'appropriation des terres par l'État (laissant le capital à ceux qui, individus ou État, l'ont accumulé par leurs épargnes), il ne veut nullement des fermes d'État, en régie, mais un système d'adjudication à des fermiers privés, la libre concurrence.

2. Ce doute levé, l'idéal social est-il, du moins suppose-t-il la libre concurrence ? C'est *le* grand problème walrasien. Jaffé le voit lorsqu'il définit les *Éléments* comme une utopie de justice commutative. Si ce n'est pas une utopie, ce monde de nulle part, car ce monde idéal se réalisera fatallement, *c'est indéniablement un idéal de justice dans l'échange*. Le troc selon Gossen, autoritaire ou fraternitaire, ce troc « *collectiviste* » est conforme à l'intérêt général, mais

contraire à la justice commutative. En revanche, si elle est conforme à la justice dans l'échange, la libre concurrence généralisée ne concorde pas avec l'intérêt. Ce qu'il aurait fallu démontrer ne peut l'être et L. Walras a démontré le contraire. Dommage, l'architecture eut été simple et parfaite : une Vérité économique pure correspondant à la Vérité d'intérêt et à la Vérité de Justice. Ce serait l'Harmonie. Ce n'est pas le cas, mais ce n'est pas la Contradiction.

4. Comment retomber sur ses pieds ou la conciliation et la synthèse

Les *Éléments* forment la plus belle pièce, mais ce n'est pas la seule de la maison qu'il construit. C'est l'œuvre tout entière qu'il faut interpréter, en s'appuyant sur chaque texte pour comprendre l'ensemble, et sur l'ensemble pour comprendre les détails, les éléments. Le cœur du système, c'est l'idéalisme allemand. Kant et Hegel. Disons Cousin et Vacherot qu'il pense avoir complété en posant qu'il n'est pas de « no bridge » entre le monde tangible et le monde des Idées, mais que les idées se réaliseront fatalement. Je l'ai dit, L. Walras est un tenant de la philosophie de l'histoire. Le problème est qu'il est une Vérité économique pure, une Vérité d'intérêt, une Vérité de justice. Coïncident-elles ? Non ! Ce serait l'Harmonie à la Bastiat. Sont-elles contradictoires ? Non, ce serait – pire encore – les contradictions de Proudhon. Les différentes sciences ne peuvent se contredire, mais il n'y a pas unité de la science. D'où la nécessaire conciliation et synthèse.

Je ne veux pas y revenir longuement. Pour simplifier. La vérité économique pure, c'est les *Éléments*, le modèle d'équilibre général en hypothèse de libre concurrence. La vérité d'intérêt (d'économie appliquée), c'est la maximisation des intérêts des individus d'une part, de la société d'autre part, la société qui n'est pas que la somme des individus¹¹. Les deux vérités ne coïncident pas puisque la libre concurrence ne peut être développée de façon indéfinie, d'où « les exceptions au principe de libre concurrence », pour faire bref, les monopoles naturels et les services publics. La Vérité de justice c'est le « à chacun son dû », (l'adage « *suum cuique tribuere* »). La justice commutative dans l'échange (nul ne gagne ou ne perd au détriment de l'autre) coïncide avec la Vérité pure : les prix d'équilibres, des prix « vrais », sont de « justes prix. Et avec la vérité d'intérêt ? Il y a hiérarchisation et conciliation. S'il y avait contradiction, la vérité de justice l'emporterait. Ce n'est pas le cas et le troc libéral selon Jevons, s'il ne permet pas d'atteindre le maximum absolu d'intérêt (à la différence du troc collectiviste selon Gossen) permet cependant d'obtenir un maximum *relatif*. La justice distributive est également le « à chacun son dû ». À la société (à l'État) la terre (et les monopoles naturels et moraux), aux individus leurs facultés personnelles (et à chacun le capital issu de leur épargne), d'où l'égalité des conditions, et entre les individus, à chacun selon ses efforts et son épargne (inégalités des positions). Qu'elles sont les relations entre cette justice distributive et la vérité économique pure ? La compatibilité : à chaque système de distribution de la propriété son système de prix d'équilibre. Et entre cette justice sociale et la vérité d'intérêt ? Certes, il peut y avoir eu (y avoir encore) des oppositions entre l'intérêt et la justice sociale. Oui, l'esclavage ou la propriété privée des terres, ces injustices, ont pu apparaître utiles. Mais ce ne sont que des vérités relatives qui divergent et il y a forcément convergence des deux vérités absolues au cours de l'histoire.

Qu'en conclure ? Bien sûr tout ceci n'est qu'un bricolage, un bric à brac qui finit par aboutir à la présentation d'une cité rationnelle de l'avenir très petite-bourgeoise, même si elle est combinée avec l'appropriation des monopoles et des terres par l'État. Quoi qu'il en dise, Walras était meilleur économiste qu'architecte social. Mais si la maison est mal « ficelée », il est nécessaire de la visiter pour mettre à sa place la pièce principale. Est-ce intéressant d'un point de vue absolutiste ? Pas vraiment, si on ne fait des *Éléments* qu'un modèle hypothétique, parfaitement formel, un modèle Arrow-Debreu inaccompli. Mais si on considère qu'une fraction de la science économique s'enfonce dans un formalisme sans débouchés sur une économie appliquée et sociale et sans vision historique, alors l'échec de la construction globale de L. Walras reste une

¹¹ L. Walras n'est pas utilitariste, il ne cherche pas à agréger les intérêts individuels – même s'il le fait – il se revendique, disons, holiste et nous avons déjà vu à l'œuvre son antinominalisme.

leçon donnée par celui qui pensait que « *le but final de la science est non d'exprimer purement et simplement la réalité ... mais de rapprocher la réalité de l'idéal* » (L. Walras [2000, *Notes d'humeur*, p. 567]). On n'est pas si loin de « *les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit maintenant de le transformer* » (Marx [1968, p. 34]). Toute une époque !

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARENA R., RAGNI L. (1994), « Libre-concurrence et méthodologie walrasienne, une tentative de mise en relation », *Économies et Sociétés*, PE, n° 20-21, Série *Œconomia*, n° 10-11, octobre-novembre.
- BARANZINI R. (1993), « Walras e l'inopportunità dell'opposizione tra economia positiva et normativa. Dal 1860 alla seconda edizione degli *Éléments* », *Economia politica*, n° 3, décembre.
- BLAUG M. (1990), « On Historiography of Economics », *Journal of the History of Economic Thought*.
- BRIDEL P. (1997), *Money and the General Equilibrium Theory: From Walras to Pareto (1870-1923)*, Cheltenham. Elgar.
- DOCKES P. (1996), *La Société n'est pas un pique-nique*, Paris, Economica.
- DOCKES P., Servet, J. M. (1992), « Les lecteurs de l'armée morte, note sur les méthodes en histoire de la pensée économique », *Revue européenne des sciences sociales*, t.XXX, n° 92.
- DOCKES P., POTIER J.P. (2005), « Léon Walras et le statut de la concurrence : une étude à partir des *Éléments d'économie politique pure* » in Bensimon G. « *Histoire des représentations du marché* », Paris, Houdiard.
- FOUCAULT M. (1966), *Les Mots et les choses, une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard.
- GINZBURG C. (1983), *Enquête sur Piero della Francesca*, Paris, Flammarion.
- KUHN T. (1970), *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago University Press. Trad. française, Paris, Flammarion, 1983.
- KANT E. (1784), « *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* » in *Opuscules sur l'histoire*, Paris, GF/Flammarion, 1990.
- LALLEMENT J. (1997), « L'Économie pure de Walras est-elle normative ? », in Brochier H. et alii (dir.), *L'Économie normative*, Paris, Economica
- MARX K. (1968), *Thèses sur Feuerbach (1845)*, in Marx K., Engels F., L'Idéologie allemande, Paris, éd. sociales.
- NORTH D. C. (1990) *Institutions, Institutional Change and economic Performance. Political Economy of Institutions and Decisions*, Series, Cambridge University Press.
- REBEYROL A. (1994), « *La Genèse de l'équilibre économique général : Essai sur l'oeuvre de Léon Walras* », Thèse Paris X-Nanterre, décembre, *La Pensée économique de Walras*, Paris, Dunod, 1999.
- RORTY R. (1984), « The Historiography of Philosophy, Four Genres » in Rorty, R., Schneewind J. B., Skinner Q. eds, *Philosophy in History*, Cambridge University Press.
- TATTI E. (2000), « "Être" et "devoir être" chez Walras », in Dockès, Frobert, Klotz, Potier, Tiran éd., *Les Traditions économiques françaises, 1848-1939*, Paris, CNRS.
- WALKER D. A. (1988), « Iteration on Walras's Theory of Tâtonnement », *De Economist*, 136, 3.
- WALKER D. A. (1996), *Walras Market Models*, Cambridge University Press.
- WALRAS A. (2005), *Cours et pièces diverses*, in *Œuvres économiques complètes d'Auguste et Léon Walras*, vol. 3, Paris, Economica.
- WALRAS L. (1987), « Une Branche nouvelle de la mathématique » (1875) in : *Mélanges d'économie politique et sociale*, OEC, vol. 7, Paris, Economica.
- WALRAS L. (1988), *Éléments d'économie politique pure*, OEC, vol. 8.
- WALRAS L. (1990), *Études d'économie sociale*, OEC, vol. 9.
- WALRAS L. (1992), *Études d'économie politique appliquée*, OEC, vol. 10.
- WALRAS L. (2000), « Notes d'humeur », in : *Œuvres diverses*, OEC.